Zeitschrift: Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage

Herausgeber: Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen

Band: 41 (2002)

Heft: 4: Linien, Grenzen, Übergänge = Limites, lignes, passages

Artikel: Ein Eimer für die Brache = Une corbeille pour la friche

Autor: Jankowski, Jo / Robin, Michèle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-138928

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

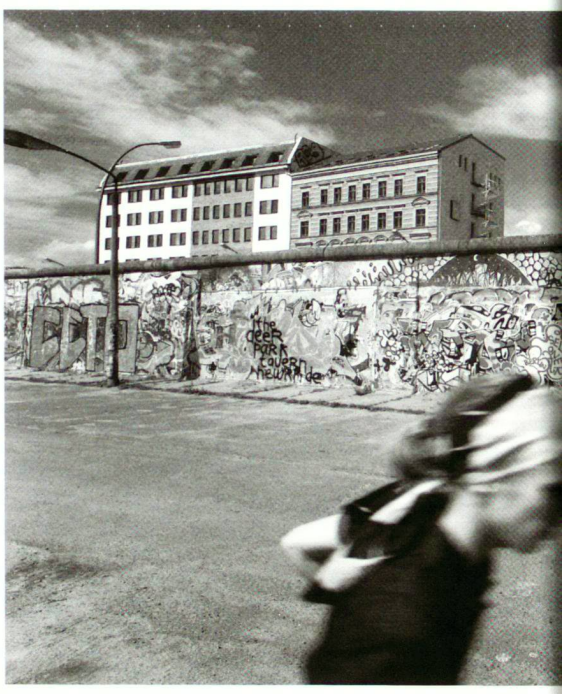
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jo Jankowski, Fotograf, Hamburg – Michèle Robin, Landschaftsarchitektin, Berlin

Ein Eimer für die Brache



Mühlenstrasse, East-side-gallery, Kreuzberg

Ich seh den Hügel,
ich musste schon immer ganz oben sein.
Der Boden ist offen, sandig,
in den Radspuren Hundedreck,
weiter oben hüfthohes Strandgras,
auch Kamille, leicht wird's nicht.
Der Zaun, der scheiss Bauzaun;
hiefen, man muss ihn
aus dem Sockel hiefen,
sich durchzwängen,
drüber klettern geht auch,
manchmal unten durchkriechen.
Warum ist hier kein anderer Mensch? –
Später dann oben:
der Blick auf die Wand ohne Fenster,
es bröckelt und ist noch nicht gelb.
Wie andere leergeräumte Grundstücke
wartet auch dieses auf die Bauarbeiten,
vielleicht auch nur auf Zukunft.
Es bröckelt auch,
wenn der Bürgermeister verkündet,
dass der Besucher, welcher kommt
die Stadt zu erleben,
vergebens nach Mauer und Streifen
Ausschau hält und
selbst der Ureinwohner an selbige
und deren Verlauf
sich nicht erinnern mag –
es bröckeln die Sinne.
Ich schaue auf die Wand
ohne Fenster und klink mich ein
in kollektiv gespeicherte Bilder,
den Streifen und die Türme,
die Laternen und die Pfähle,
die Sperren und den Asphalt,
im gerodeten märkischen Sand,
in ein `Kunstobjekt` vergangener Tage.
Der Mann hat recht, die Mauer ist weg,
fast alles weg, ausradiert
das Hauptrelikt des kalten Krieges. –
Flugzeuge flogen immer drüber,
und im Untergrund
querte die West-U-Bahn den Osten.
Ich schaue auf den Bauzaun,
wo er auf die Wand trifft,
hat ein Holunder geblüht und überhaupt:
ich sitze hier hundert Meter
von der Friedrichstrasse entfernt
zwischen Akazien, Königskerzen und
Schafgarben und gebe zu:
es braucht feine Sinne.
Fast scheint es,
als habe sich der Grenzverlauf
einer selbstbestimmten Renaturalisierung
unterzogen, und ich fühle
einen grandiosen Sieg der Natur
über alle Ideen.
Die Mauer ist tot, es lebe die Mauer.
Schau hin, denk ich:
westseitig zeichnen fünfzigjährige
Bäume den Verlauf,
ostseitig, wenn der Exstreifen noch
Brachland ist, sind es zehnjährige,
dünnstämmige und Gestrüpp,
wilder Rasen, der wuchert,
Bierdosen auch.
Dazwischen oft die Doppelreihe
exakt gesetzter Pflastersteine,
eine schlichte Spur,
und wäre ich ihr nicht gefolgt,
hätte ich mich wenig gefragt,
denn: bald ist sie Parkplatzmarkierung,
bald Abstandshalter,
bis sie dann eigentümlich,
auffällig die Strasse quert
und zu verstehen gibt,
welch Grenze sie zeichnet.
Kurz denk ich sie mir als
flimmernd leuchtende Spur
in Edelstahl gefasst,
später bin ich erleichtert,
dass der Strassen-Designer
sich dabei ruhig verhielt.
Dagegen wirken
die jüngsten Anstrengungen
japanischer Gastfreundschaft
zur Flurbereinigung des Streifens
in Form eines Zier-Kirschen-Kultur-Weges
eher hemdsärmlig, vor allem im Vergleich
zu meiner Wand ohne Fenster:
na ja, sollen herrlich rosa blühn,
im April - es ist August, es dämmert,
die Kamillen werden blasser,
ihr Duft schwächer, es donnert –
vor gut zehn Jahren
wurden sie ausgegraben, die Stationen,
ganze Bahnhöfe, vierzig Jahre lang
begraben, vierzig Jahre ohne Besuch,
immer sind die Züge vorbeigeschossen,
dann war Techno angesagt.
Nun beben sie wieder in der Tiefe,
sinnlos bepackt, gleich hier,
ganz nah, unter mir.
U-Bahn fahr ich selten,
will lieber oben sein, wo es hell ist,
wo vorher Minen waren,
jetzt die Hügel stehen;
ja es wurde gebaut, noch mehr geplant
(sitzen tu ich wohl auf Bauschutt)
und Berlin war wohl lang genug
eine Insel, und doch wünsche ich mir
einen bereitgestellten Abfalleimer,
hierher auf meinen Hügel und
noch zwei weiter unten bei den Akazien,
gleich da beim Bauzaun.

Jo Jankowski, photographe, Hamburg – Michèle Robin, architecte-paysagiste, Berlin

Une corbeille pour la friche

Gartenstrasse, Nordbahnhof, Mitte

Axel-Springer-Strasse, Barmer Ersatzkasse, Mitte

Je vois la colline,
depuis toujours je voulais être tout en haut.
Le sol est nu, sablonneux,
dans les traces de vélo, des crottes de chien,
plus haut, de l'oyat à hauteur de hanche,
de la camomille aussi, ça ne va pas être facile.
La clôture, cette foutue clôture de chantier;
la dégager, il faut la dégager de son socle,
forcer le passage,
autre solution: l'escalader,
ou alors se glisser en dessous.
Pourquoi n'y a-t-il pas âme qui vive ici ? –
Plus tard, une fois en haut:
la vue sur le mur sans fenêtre,
ça s'effrite et ce n'est pas encore jaune.
Comme d'autres parcelles inoccupées,
celle-ci aussi attend le début des travaux,
ou peut-être simplement l'avenir.
Ça s'effrite encore,
lorsque le maire annonce
que les visiteurs, venant pour
découvrir la ville,
cherchent en vain le mur et la ligne de démarcation,
et que l'habitant de toujours de ces lieux
ne veut plus lui-même se souvenir
de ce mur
et de son tracé –
les perceptions s'effritent.
Je regarde le mur
sans fenêtre quand m'apparaissent alors
des images gravées dans la mémoire collective:
la ligne de démarcation et les miradors,
les lampadaires et les pieux
les barrières et l'asphalte,
dans ce sable aseptisé «œuvre d'art» des temps passés.
L'homme a raison, le mur a disparu,
presque tout est loin, effacé
le vestige principal de la guerre froide. –
Des avions l'ont toujours survolé,
tout comme le métro-ouest a toujours
cheminé dans les profondeurs de l'est.
Je fixe des yeux la clôture de chantier,
à l'endroit où elle rencontre le mur,
un sureau a fleuri et après tout,
je suis assise ici à cent mètres
de la Friedrichstrasse
entre acacias, molènes et
achillées et concède:
il faut avoir les sens bien aiguisés.
Il semble presque que
la frontière ait décidé d'elle-même
de son retour à la nature, et je ressens
une victoire grandiose de cette nature
sur toutes les idées.
Le mur est mort, vive le mur.
Regarde, me dis-je:
À l'ouest des arbres cinquantenaires
marquent le tracé,
à l'est, où l'ancienne limite
est encore territoire en friche, ce sont des arbres,
des broussailles d'une dizaine d'années
et du gazon sauvage qui prolifèrent,
des canettes de bière à foison.
Entre les deux, souvent, la double ligne de pavés
posés précisément
une trace pure, sans artifice
et si je ne l'avais pas suivie,
je ne me serais que peu interrogée,
en effet: tantôt elle est délimitation de place de parc,
tantôt elle est marque de distance
jusqu'à ce que curieusement,
elle traverse la rue ostensiblement
et nous fasse comprendre,
quelle frontière elle dessine.
Je me l'imagine soudain
telle une trace lumineuse et scintillante
sertie d'un acier noble
puis je suis soulagée
que le designer de rues
ait fait preuve de retenu.
Par contre les efforts les plus récents
d'hospitalité à la japonaise
pour l'aménagement de la ligne
sous la forme d'un alignement de
cerisiers ornementaux
apparaissent comme un travail
d'amateur, surtout en comparaison
avec mon mur sans fenêtre:
Mais bon, il faut que le rose fleurisse,
en avril – nous sommes en août,
c'est le crépuscule,
les camomilles pâlissent,
leur parfum faiblit, ça tonne –
il y a une bonne dizaine d'années,
on les a déterrées, les stations,
des gares entières, enterrées
pendant quarante ans,
quarante années sans visiteur,
les trains passaient toujours à grande vitesse
puis on a annoncé la techno.
Maintenant, ils vibrent à nouveau
dans les profondeurs
chargés sans raison, juste ici,
tout près, au-dessous de moi.
Je prends rarement le métro
préfère être en haut, à la lumière,
là où se trouvaient avant les mines
et maintenant des collines;
oui on a construit, et planifié plus encore
(je suis probablement assise sur des déblais de chantier)
et Berlin a été une île bien assez longtemps
et pourtant je souhaiterais
qu'une corbeille à papier soit déjà installée
ici sur ma colline et
encore deux en contrebas vers les acacias,
juste à côté de la clôture de chantier.

Zimmerstrasse, Check-point-Charlie, Mitte

Zimmerstrasse, Springerhaus, Mitte

Friedenstrasse, Gartenstadt, Treptow